

SÉBASTIEN LAPAQUE

Théorie  
de Rio de Janeiro

*ACTES SUD*



*à mes enfants*



*S'égarer dans une ville comme on  
s'égare dans une forêt demande  
toute une éducation.*

WALTER BENJAMIN



Il était revenu à Rio de Janeiro à la fin de l'automne, c'était un clair matin de juin, quand il avait passé le guichet de la police fédérale, le ciel était bleu, plein de soleil, la ville déjà tiède. Pourquoi l'impression, qui remontait à son premier voyage au Brésil, s'obstinait-elle en lui de connaître cette ville depuis toujours? D'où lui venait le sentiment que Rio de Janeiro n'était pas une ville à visiter, mais le centre d'un jardin de sensations à retrouver, où tout, fruits, arbres, rochers, fleurs, oiseaux, plages, vagues, pitons, parfums, paysages, était restitué au premier regard?

À l'aéroport Antônio-Carlos-Jobim, il était monté dans un taxi. Il disait Antônio Carlos Jobim, plutôt que Galeão, comme d'autres disaient Charles-de-Gaulle, plutôt que Roissy, ou Léonard-de-Vinci, plutôt que Fiumicino. Il aimait les noms qui dissimulaient des visages, une histoire. De l'autre côté de l'Atlantique, après avoir acheté son billet d'avion, il lui avait

suffi de prononcer celui de Tom Jobim pour être déjà au Brésil, déjà à Rio, déjà à Ipanema, déjà rue Barão da Torre, déjà au numéro 107, où le pianiste trouva l'inspiration de quelques partitions insignes. Antônio-Carlos-Jobim, il n'y avait pas à dire, c'était plus joli que GIG, plus joli même que Rio de Janeiro International Airport. Ça chantait, et lui fredonnait déjà en portugais. "*Tristeza não tem fim, felicidade sim... A felicidade e com a pluma que o vento vai levando pelo ar...*", "La tristesse n'a pas de fin, le bonheur, si... Le bonheur est comme une plume que le vent emporte dans l'air" ... *A Felicidade*, musique de Tom Jobim, paroles de Vinícius de Moraes. En 1959, lorsque *Orfeu negro*, le film de Marcel Camus, avait obtenu la Palme d'or à Cannes et rendu célèbre ce premier standard de la bossa-nova naissante – plus exactement le deuxième, le droit d'aînesse revenant à *Chega de saudade*, enregistré par João Gilberto l'année précédente –, certains avaient cru qu'Ipanema, ses clubs et sa plage étaient devenus le centre du monde et qu'ils le resteraient pour mille ans. À Rio et ailleurs, il connaissait de bons amis qui ne voulaient pas s'en souvenir. Ils dédaignaient le film de Marcel Camus, jugeant grossière la transposition musicale du mythe grec dans le Brésil du carnaval et caricaturale l'évocation du peuple des favelas. Certains poussaient l'indignation jusqu'à tenir la bande originale de ce film pour le fond sonore d'un pays disneylandisé.



Qu'écoutaient donc ces amateurs intransigeants? Du funk carioca, dont il aimait la sonorité, ou de la variété nationale dopée au rap et au reggae. Les questions musicales n'étaient jamais annexes au Brésil. À Rio, ville solaire et sonore dont les places pourvues de kiosques accueillirent très tôt des concerts en plein air, à Rio, orgueilleuse capitale fière de son Theatro municipal construit au début du xx<sup>e</sup> siècle sur le modèle de l'Opéra Garnier, à Rio, où le coup de nombril des sambas était passé des quartiers populaires vers les quartiers bourgeois, il était même probable qu'elles fussent centrales, le cœur vivant et vibrant du mystère.

Depuis le temps qu'il venait à Rio de Janeiro, il avait pris des habitudes. Certaines d'entre elles s'étaient changées en commandements : filer au plus vite sur l'île de Paquetá, monter au sommet de la colline de Santa Teresa pour revoir le musée Chácara do Céu, retrouver les toucans perchés dans les arbres bicentennaires du Jardin botanique, admirer les grands tableaux d'histoire au musée des Beaux-Arts, assister à la messe chantée en grégorien par les bénédictins du monastère São Bento, goûter la cuisine du Nordeste à la foire de São Cristovão, demander à voir l'original des *Lusiades* de Luis de Camões à la Bibliothèque nationale de la place Cinelândia, fleurir la tombe du poète Carlos Drummond de Andrade au cimetière São João

Baptista, se lever tôt le samedi matin pour aller fouiller dans les livres anciens à la Feira de antiguidades, le marché aux puces de la place XV, faire un tour à Petrópolis, le Versailles brésilien où Stefan Zweig finit tragiquement ses jours, assister à un concert en plein air de *chorinho* au pied du Pain de Sucre... Du *chorinho*? Du verbe *chorar*, pleurer.

À ces instructions de base, qui avaient fini, année après année, par composer une théorie de Rio de Janeiro plus pratique qu'hypothétique, qu'il aimait proposer à ses amis en partance pour le Brésil, il lui arrivait de joindre des prescriptions futiles : acheter du jus d'orange frais au magasin Hortifruti de Leblon, siroter une eau de coco gelée assis sur un banc à Copacabana, dénicher un tatou en bois-brésil pour sa collection, assister à un match du Botafogo au stade Engenhão, manger deux kilos de viande grillée dans une *churrascaria*, nager la brasse coulée dans la piscine du Copacabana Palace, trouver le disque rare d'un vieux concert d'Elizabeth Cardoso à la boutique Bossa Nova & Companhia de la rue Duvivier, rendre visite à la librairie Leonardo da Vinci dans le Centre, visiter le musée Carmen Miranda.

Tout cela sans ordre et sans suite. Il était revenu au Brésil pour organiser ce programme de manière plus réfléchi, il entendait hiérarchiser ses enchantements et ses émotions,

consigner enfin sérieusement sa “Théorie de Rio de Janeiro”.

Il se souvenait d’une odeur froide respirée en descendant de l’avion. Un parfum mêlant les épices sèches et le kérosène, moins chaud et moins sucré que d’habitude. Sa “Théorie de Rio de Janeiro” devrait-elle également tenter de déterminer le goût de la ville, en distinguant différentes ambiances olfactives? Il avait retenu l’odeur caractéristique du Centre et celle des plages de la Zone Sud. Ce mariage de l’iode et des senteurs végétales. À Rio, même le soleil avait une odeur particulière.

Serait-il nécessaire d’éclairer quelques points d’histoire brésilienne pour donner à sa “Théorie de Rio de Janeiro” quelque chose de didactique? Il pourrait par exemple expliquer qu’on trouvait à Rio une rue Sete de Setembro en souvenir de la proclamation de l’indépendance du pays, le 7 septembre 1822, et une place Quinze de Novembro – communément appelée place XV – en souvenir de l’instauration de la république, le 15 novembre 1889. Une chronologie élémentaire était utile pour éclairer tous les secrets du Brésil. La toponymie de Rio attirait opportunément l’attention sur quelques dates importantes. La rue Primeiro de Março, dans le Centre? Elle célébrait la victoire d’Aquidabã et la fin de la guerre de la Triple Alliance contre le Paraguay

(1864-1870), un épisode militaire peu glorieux dont les Brésiliens, alliés aux Uruguayens et aux Argentins dans cette affaire, préféreraient ne pas se souvenir. La place XI, dans le quartier de Cidade Nova? Elle évoquait la bataille navale du 11 juin 1865 sur le rio Riachuelo. La rue Cinco de Julho, à Copacabana? Elle rappelait l'insurrection contre la république autoritaire menée par de jeunes lieutenants retranchés dans le fort de Copacabana en juillet 1922. Et la rue Vinte de Novembro, à Ipanema? Et la place Vinte de Setembro, à Copacabana? Et la place Vinte e Oito de Setembro dans le Centre?... Il ne pouvait pas le dire, il ne pouvait pas tout dire... Il croyait connaître beaucoup de choses sur les cinq siècles d'histoire de Rio de Janeiro, comme le poète, il lui arrivait de se vanter d'avoir lu tous les livres, mais ces devinettes passaient son savoir. C'était surtout à Ipanema qu'il avait un problème avec les noms de rues découverts lors de ses promenades. Lui qui se flattait de bien connaître l'histoire brésilienne était incapable de dire pourquoi des rues célébraient le Dezesseis de Novembro, le Vinte e Oito de Agosto et le Quatro de Dezembro... Ce n'était pas un drame. Il avait imaginé une chronologie élémentaire, pas des annales exhaustives. Il fallait commencer par là pour donner un fil conducteur à sa "Théorie". Ces choses dites, il pourrait se perdre dans la vieille capitale en comprenant mieux les origines de sa longue et belle mémoire.

1<sup>er</sup> janvier 1502 : Des navigateurs portugais menés par Gaspar de Lemos jettent l'ancre dans la baie de Guanabara et baptisent les lieux "Fleuve de Janvier" mais repartent aussitôt, sans s'établir aux abords du tropique du Capricorne.

15 novembre 1555 : Conduits par le vice-amiral Nicolas de Villegagnon, des marins français débarquent à leur tour dans la baie pour y fonder une ville. Ce sera Henriville, hameau de six cents habitants établi en 1556 entre la plage de Flamengo et la colline de Glória et balayé par les Portugais quatre ans plus tard.

1<sup>er</sup> mars 1565 : Après avoir délogé les Français de la baie de Guanabara, les Portugais s'y installent enfin et fondent officiellement la ville de São Sebastião do Rio de Janeiro, en l'honneur de D. Sebastião, le roi régnant à Lisbonne.

31 août 1763 : Rio de Janeiro détrône Salvador de Bahia, capitale de la vice-royauté du Brésil depuis 1549, et accueille l'administration coloniale.

8 mars 1808 : Chassée de Lisbonne par les soldats français de la Grande Armée, la famille royale portugaise fait son entrée à Rio de Janeiro qui devient la capitale de l'éphémère Royaume-Uni de Portugal, du Brésil et de l'Algarve en 1815.

7 septembre 1822 : Pedro de Bragance, fils du roi de Portugal, qui sera sacré empereur sous le nom de Pedro I<sup>er</sup> le 22 octobre, proclame l'indépendance du Brésil. Cette proclamation n'a pas